



Culture & Savoirs



Les acteurs se révèlent fantastiques dans leur jeu, tissant un kaléidoscope de langues et d'accents. Simon Gosselin

THÉÂTRE

Les oiseaux se jettent dans la gueule du loup

Wajdi Mouawad revient au souffle épique de ses premières pièces et explore des histoires familiales percutées par les convulsions qui déchirent le Moyen-Orient.



Pour sa première création à la Colline, depuis qu'il en a été nommé directeur en avril 2016, Wajdi Mouawad renoue avec la veine d'écriture, ample et métaphorique de ses débuts, *Littoral*, *Incendies*, *Forêts* qui l'ont propulsé sur les scènes internationales. Il livre comme une onde de choc *Tous des oiseaux*, sur lequel il aura travaillé près de sept ans.

Le titre fait écho à la légende persane de l'oiseau amphibie qu'on lui racontait dans son enfance et qui a resurgi lors de sa rencontre avec l'historienne Natalie Zemon Davis, auteure d'un ouvrage de référence sur la vie d'Hassan Ibn Muhamed El Wazzân, diplomate et historien de langue arabe, né à la fin du XV^e siècle. Plus connu sous le nom de Léon l'Africain, qu'il prit après avoir été fait prisonnier au retour d'un pèlerinage à La Mecque et s'être converti au christianisme.

Eitan refuse la fracture juive/arabe, la culpabilité du génocide...

Cette dissimulation de sa foi sous la contrainte – la « taqiya » dans la religion musulmane – fascine Mouawad et par extension toutes les dissimulations qu'il explore ici en faisant se télescoper des histoires individuelles et des destins collectifs. Des déchirures familiales et des bouleversements historiques.

« Je vais oser aller dans le territoire de l'ennemi », dit le metteur en scène né en 1968 au Liban, juste avant la guerre civile et la guerre israélienne sans fin qui allait le contraindre à l'exil au Québec. Alors il se lance dans le récit de vie – la – byrinthe d'une famille juive de Berlin percutée par la tragédie. Elle passe par le fils, Eitan, jeune scientifique passionné par la génétique qui tombe amoureux fou dans une bibliothèque à New York de Wahida, doctorante américaine d'origine arabe qui fait sa recherche sur El Wazzân. La scène de pré-

sentation de Wahida aux parents et au grand-père qui a quitté Israël après son divorce est décapante. Eitan refuse la fracture juive/arabe, la culpabilité du génocide, la transmission d'une identité imposée. Incidemment, il est conduit à aller en Israël à la recherche d'éléments biographiques qui l'intriguent. Il y emmène Wahida qui, elle, va découvrir ses origines et sa langue. Ils débarquent au moment où un attentat palestinien à Jérusalem va les forcer à choisir leur camp. Impossible de raconter les méandres de ce récit épique et sismique qui convoque aussi le souvenir du massacre de

Sabra et Chatila et, bien avant, ceux des villages arabes sur lesquels s'est édifié l'État d'Israël. En allant sur le territoire de l'ennemi, Mouawad amène avec lui le cortège de martyrs de sa propre histoire, et de cette histoire régionale.

La force du spectacle, qu'il a écrit en français, tient à la narration mais aussi à la traduction en quatre langues – allemand, anglais, hébreu et arabe – jouée selon l'origine des personnages et des acteurs qui se révèlent fantastiques dans leur jeu, tissant un kaléidoscope de langues et d'accents, de présences singulières et incandescentes. Si les premières représentations comportent encore quelques facilités dramaturgiques et longueurs, on est emporté par l'intensité du jeu et la composition scénographique d'Emmanuel Clolus qui parcourt le temps et les lieux. Seule ombre au plateau : le soutien de l'ambassade d'Israël en France et du Cameri Théâtre de Tel-Aviv. Le metteur en scène est bien trop au fait des problématiques politiques d'un tel affichage pour ne pas en mesurer les effets sur la réception du spectacle. ●

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 17 décembre, au Théâtre national de la Colline, Paris 20^e Rés. : 01 44 62 52 52. Puis du 28 février au 10 mars 2018 au TNP de Villeurbanne.



Wajdi Mouawad (4^e en partant de la gauche) et ses acteurs, au théâtre de la Colline, mercredi.

Wajdi Mouawad «La langue de réconciliation dans la pièce, c'est l'allemand»



Pour «Tous des oiseaux», vaste fresque sur fond de conflit israélo-palestinien, le Libano-Canadien Wajdi Mouawad a réuni un somptueux casting international d'acteurs polyglottes. Une diversité linguistique primordiale dans son parcours.

Recueilli par
ÈVE BEAUVALLET
Photo **FRÉDÉRIC STUCIN**

On a beaucoup parlé de la «diversité» sur les plateaux de théâtre, ces dernières années. Mais la diversité s'écoute autant qu'elle se constate dans la couleur d'une peau. Dans *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad, les langues allemande, anglaise, hébraïque et arabe tricotent ensemble un mélodrame transcontinental et transgénérationnel qui emploie une des notions les plus débattues du moment – celle d'«identité culturelle». Le texte de ce *Roméo et Juliette* israélo-palestinien, dans lequel les secrets de famille ricochent de génération en génération, depuis le camp palestinien de Sabra et Chatila en 1982 jusqu'au Manhattan de 2017, le texte de *Tous des oiseaux*, donc, est magnifiquement porté par des comédiens polyglottes, castés à l'international pour leur capacité à basculer d'une langue à l'autre dans des scènes d'engueulades polyphoniques. On n'avait peut-être jamais saisi, au théâtre, à quel point le

recours aux langues étrangères pouvaient servir, non pas tant à géolocaliser les scènes, qu'à psychanalyser l'historite. Né au Liban en 1968 avant d'émigrer en France puis au Québec, hier révélé par *Incendies* (porté à l'écran en 2010 par Denis Villeneuve), Wajdi Mouawad revient sur «l'aventure extraordinaire», «l'épreuve collective, intime et politique» qu'a été la fabrication de cette vaste fresque fédératrice, tendue entre romantisme et universalisme. Rencontre dans son bureau-bibliothèque de la Colline (Paris XX^e), théâtre national qu'il dirige depuis 2016.

La plupart des acteurs de la pièce sont polyglottes. Et vous, combien de langues parlez-vous ?

Trois. Français, anglais et arabe. Ah pardon, quatre en fait, puisqu'il faudrait ajouter le québécois, la langue dans laquelle j'écris le plus volontiers, pour des raisons strictement dramaturgiques.

Vous leur accordez des fonctions affectives différentes ?

Parler arabe en public m'est extrêmement difficile parce que je suis immé-

diatement débordé d'émotion. C'est comme si j'étais hanté par celui que j'aurais été si je n'avalais pas quitté le Liban à l'âge de 8 ans. Parler arabe publiquement, c'est alors comme approcher cette espèce de frère jumeau quantique, «celui que j'aurais été si...». Ça éveille une perte, sûrement. En privé, aucun problème. Je suis le plus jeune de ma famille, celui qui parle le mieux français mais le moins bien arabe – en revanche, je le comprends très bien. Dans ma relation familiale, quand je passe au français, c'est que j'ai besoin soit de me défendre, soit d'attaquer. Là où ces bascules linguistiques deviennent plus puissantes, c'est dans les échanges avec mon père. Quand on aborde les questions de la mémoire de la guerre du Liban, du silence, de l'amnésie, par exemple, on rentre vraiment dans des conflits très violents. Adolescent, je n'ai pas été capable de me taire sur ces sujets. C'était donc extrêmement violent avec mon père et, dans ces moments-là, lui parlait en arabe et moi en français. C'était un combat de gladiateurs.

INTERVIEW

diatement débordé d'émotion. C'est comme si j'étais hanté par celui que j'aurais été si je n'avalais pas quitté le Liban à l'âge de 8 ans. Parler arabe publiquement, c'est alors comme approcher cette espèce de frère jumeau quantique, «celui que j'aurais été si...». Ça éveille une perte, sûrement. En privé, aucun problème. Je suis le plus jeune de ma famille, celui qui parle le mieux français mais le moins bien arabe – en revanche, je le comprends très bien. Dans ma relation familiale, quand je passe au français, c'est que j'ai besoin soit de me défendre, soit d'attaquer. Là où ces bascules linguistiques deviennent plus puissantes, c'est dans les échanges avec mon père. Quand on aborde les questions de la mémoire de la guerre du Liban, du silence, de l'amnésie, par exemple, on rentre vraiment dans des conflits très violents. Adolescent, je n'ai pas été capable de me taire sur ces sujets. C'était donc extrêmement violent avec mon père et, dans ces moments-là, lui parlait en arabe et moi en français. C'était un combat de gladiateurs.



Comme dans Tous des Oiseaux lorsque le jeune Eltan, installé à New York, entre en conflit avec son père, un juif parti d'Israël pour vivre en Allemagne?

Absolument, Raphael Weinstock, qui joue le père, c'est mon frère, y compris physiquement. Le même dogmatisme violent très dur, en même temps rempli de passion, d'amour – bref, un espace de paradoxes épouvantables. Donc oui, ce sont mes propres dialogues familiaux. Aux comédiens Israéliens qui jouent le grand-père et le père, je demandais de trouver les clés pour savoir précisément ce qui pouvait leur faire changer de langue, entre allemand et hébreu. Je ne connais aucune de ces deux langues, ils m'expliquaient beaucoup. Quand je leur demande s'ils parlent de la Shoah en allemand, par exemple, ça les fait hurler de rire. Il y a un rapport à la langue qui est pour eux de l'ordre de l'émotion et de l'éthique. On jouait certaines scènes entièrement en allemand, puis en hébreu, puis on tricotait entre les langues, puis on renvoyait aux traducteurs. Il y avait nécessairement une forme d'adaptat-

tion, d'autant qu'en répétition, on n'arrivait pas toujours à voir la dimension symbolique de l'usage des langues.

C'est-à-dire ?

C'est seulement lors des premiers filages que je me suis aperçu que la langue de réconciliation dans la pièce, c'était l'allemand. En plus, elle se termine en allemand sur une réplique très émotive à la fin, la réplique d'Eltan. Au début j'avais dit à l'acteur Jérémie Gallana d'exacerber son émotion. Mais c'était impossible: l'expression émotive de la langue allemande avec une telle force... on a tous vu les mêmes images: on pensait à Hitler. Je me suis alors posé la question de finir en hébreu, mais notre dramaturge m'a interpellé sur le sens qu'aurait une fin en hébreu alors qu'on enterrait un Palestinien. Là, je me suis souvenu d'une conversation avec le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier. Il s'avère que, là où ma pièce *Incendies* a été le plus montée, c'est en Allemagne (48 productions différentes). Un jour, je m'interrogeais là-dessus et il m'a dit: «Tu peux imaginer le sentiment de culpabilité que les Allemands peuvent

CULTURE

avoir face à la situation du Moyen-Orient. Si jamais la paix est un jour signée sans que l'Allemagne y soit pour quelque chose, ce serait épouvantable. On a conservé l'allemand à la fin mais avec un autre registre de jeu pour Eltan. **Est-ce qu'il vous importait que les comédiens aient eux-mêmes vécu l'émigration ou aient un quelconque lien intime avec le thème de la pièce?**

Dès que vous cherchez des acteurs qui parlent plusieurs langues, vous allez nécessairement tomber sur des histoires particulières. D'autant que je ne cherchais pas des comédiens qui aient appris ces langues mais qui les aient acquises. Sauf l'hébreu, peut-être, pour le personnage d'Eltan, qui est né en Allemagne de parents qui tiennent absolument à lui transmettre l'hébreu. Dramaturgiquement, ça s'explique qu'il ne le parle pas si bien que l'allemand et l'anglais.

Quels comédiens avez-vous eu le plus de mal à trouver ?

Les deux Israéliens qui parlent allemand et hébreu, bien sûr. Avec eux, avec Leora Rivlin, aussi, l'actrice qui joue la grand-mère, c'est une rencontre extraordinaire. Je n'ai pas le droit d'aller en Israël, eux n'ont pas le droit d'aller au Liban. Et ils en rêvent tous, de ce pays voisin mais inaccessible. Ce sont des comédiens qui ont des points de vue très affirmés sur la politique de leur pays, sur la situation très paradoxale dans laquelle ils se trouvent, entre leur attachement à cette terre, leur rapport aux Palestiniens, leur rapport à l'art, aussi. C'est schizophrénique. Rafael Tabor, l'acteur qui joue le grand-père, est roumain, a grandi en Hongrie avant d'arriver en Israël. On ne cherche pas impunément un acteur qui parle allemand et hébreu, on sait qu'on va nécessairement excaver des histoires.

Et qu'en est-il de Souheila Yacoub, la jeune actrice qui joue Wahida ?

Il fallait qu'elle parle l'arabe, anglais couramment, qu'elle soit bonne comédienne, jeune, et il fallait en plus que ce soit une bombe, physiquement. Je n'aurais jamais fait un casting sur ce critère. Mon assistante Valérie Nègre, qui travaille au cours Florent, m'a dit qu'il y avait cette comédienne qui avait été miss Suisse, championne de gymnastique, qui rentrait au Conservatoire de Paris et qui parlait couramment arabe. Elle parle aussi couramment le roumain, le bulgare, le russe, grâce à ses entraîneurs de gymnastique.

Pourquoi était-ce important qu'elle soit si belle ?

Je voulais que le spectateur vole sa beauté avant son origine. Je voulais qu'il y ait un masque. Wahida le dit, dans la pièce (après un voyage au Moyen-Orient): «Au fond, ça m'a protégée. Je préférais mille fois qu'on me traite de tous les noms, qu'on me dise que je suis super belle, bonne à baiser, plutôt qu'on me dise que je suis arabe.» Etre arabe, ce n'est pas quelque chose qu'elle avait vraiment regardé de face. Et puis elle s'est rendu

«Quand je leur demande s'ils parlent de la Shoah en allemand, par exemple, ça les fait hurler de rire. Il y a un rapport à la langue qui est pour eux de l'ordre de l'émotion et de l'éthique.»

Wajdi Mouawad metteur en scène

compte que je l'avais engagée un peu pour ça et que j'avais besoin qu'elle se pose des questions là-dessus pour qu'elle arrive à dire le texte. Les questions ne me regardent pas, les réponses non plus. Mais j'avais besoin d'acteurs qui profitent de cette aventure pour un re-questionnement personnel. Puis, le fait de se confronter à Jalal Altawil dont toute la famille est emprisonnée en Syrie, le fait qu'il y ait les Israéliens avec nous, du fait de la présence de toutes ces langues, origines, provenances géographiques, tout le monde a vécu une sorte d'épreuve per- **Suite page 30**

la villette

WILLIAM FORSYTHE X RYOJI IKEDA

jusqu'au → 31.12.2017

Deux artistes hors normes pour un dialogue au sommet de l'art et de la performance!

01 40 03 75 75
lavillette.com



Tous des oiseaux de Wajdi Mouawad, avec une habile scénographie d'Emmanuel Clolus. PHOTO SIMON GOSSÉLIN

Suite de la page 29 sonnelle. Ça a été toute la cuisine de ce spectacle, dont la fabrication a duré six mois en tout.

La fabrication même du spectacle parle des thèmes qui y sont déployés. Qu'en est-il de la diffusion internationale de la pièce, en fonction du contexte géopolitique ?

Là où on ne pourra jamais aller jouer, c'est au Liban, puisqu'il y a des Israéliens dans la pièce. En revanche, on pourrait la jouer en Égypte et en Jordanie. On a beaucoup de demandes mais pour l'instant, je me refuse à remplacer qui que ce soit. Sauf pour aller jouer en Israël parce que c'est trop important pour les acteurs. Jalal, le comédien syrien, ne pourra pas y aller puisque ça le mettrait en danger. Même chose pour moi puisque, comme citoyen libanais, c'est dans les lois, je n'ai absolument pas le droit d'y aller, ni de traiter avec un citoyen israélien. Je devais aller au Liban la semaine prochaine, je vais attendre un peu. Depuis deux mois, le Liban procède à un tas d'arrestations d'artistes supposés avoir traité avec « ennemi sioniste ». D'ici un an, il est fort possible qu'il y ait une nouvelle guerre entre le Hezbollah et Israël. Tout ce qui peut exacerber les positions antagonistes est en train d'être utilisé.

Quelle importance ça aurait pour vous de pouvoir jouer Tous des oiseaux au Liban ?

(Long silence) Quand je joue *Incendies* au Liban, j'ai le sentiment d'écrire pour tout le monde, pour raconter notre histoire, et c'est un sentiment extrêmement puissant. C'est quand même étrange, mes pièces sont traduites en vingt langues mais pas en arabe. (Il se lève pour montrer sa bibliothèque). Regardez là, tous ces livres : l'histoire des chitites en Iran, l'histoire des maronites, la question de l'eau au Moyen-Orient, la question des relations entre économie et Islam... Vous voyez, je ne les que ça, je ne pense qu'à ça. Tout ce que je raconte parle de cette région, parle de la douleur ne pas pouvoir y aller, de ne pas pouvoir y jouer. Plus que l'exil géographique c'est cet exil artistique qui est extrêmement étrange. ◆

«Tous des oiseaux», l'amour sans cage

Héritage culturel, quête identitaire et dette générationnelle : au théâtre de la Colline, la pièce de Mouawad évoque les conflits au Moyen-Orient dans une romance poignante. Une fable portée par l'aura des acteurs.

C'est un thriller et une fresque, une fable et une pièce d'actualité on ne peut plus en prise avec le présent – et ça commence dans la bibliothèque d'une grande université à New York, dont les rayonnages sont dessinés en noir et blanc, et projetés en vidéo. On s'y sent bien, on s'y installe volontiers. Il y a quelque chose d'infiniment ludique, qui contraste avec l'atmosphère sérieuse et feutrée du lieu, dans l'irruption de ces charlots de réanimation qui parcourent le plateau tandis qu'un jeune homme aborde une étudiante. Lui, c'est Eitan (Jérémie Galliana), il est pressé, il parle à toute vitesse. Il a enfin face à lui celle qu'il recherche depuis deux ans et qui laisse chaque jour, tel un Petit Poucet qui n'aurait qu'un seul caillou, l'exemplaire unique du *Dictionnaire biographique* d'Abu-l'Abbâs Ahmad ibn Khalikân, sur tous les bureaux où il s'installe. Coïncidence miraculeuse ? Telle Wahida (Souhella Yacoub) qu'il dé-

range, on ne comprend rien à ce qu'il raconte mais on est happé par ce jeune homme, chercheur en génétique, qui parle hasard et probabilité, chromosomes et destin, plutôt que de lui parler d'amour, et cependant, c'est fait, ils sont amoureux.

Corsaires. Faut-il immédiatement mentionner que Souhella Yacoub et Jérémie Galliana sont géniaux, ou va-t-on se lasser très vite de l'écrire, parce qu'il faudra trouver d'autres épithètes tout autant louangeuses tant tous les comédiens de cette création de Wajdi Mouawad sont exceptionnels ? La ligne claire du décor nous trompe, on croit qu'on est dans *Tintin*, cette fois on est parti mon vieux Millou, ou dans un dessin du *New Yorker*, sauf que pas du tout, tout s'arrête. Un vacarme atroce, un bruit monstrueux, c'est un attentat, dix minutes se sont écoulées depuis le début de la représentation, et nous volons en fait à Jérusalem, et la table de la bibliothèque est à présent un lit d'opération. Eitan, Wahida : que font-ils en Israël ? A la police des frontières, Wahida explique que non, Hassan ibn Muhammad al-Wazzân, le diplomate arabe converti au christianisme après avoir été pris en otage par des corsaires chrétiens, mort il y a cinq cents ans et sur lequel elle rédige sa thèse, n'est pas un terroriste. C'est donc une épopée qui ne craint pas de traiter de la guerre israélo-palestinienne, dont il semblait que les artistes en Europe se détournaient, obsédés

par d'autres morts, d'autres attentats, d'autres impossibles paix. C'est donc une histoire d'amour qui n'a pas peur des sentiments exacerbés, et de rejouer *Roméo et Juliette* à une période qui traque la grandiloquence et condamne tout ce qui échappe à l'esthétique minimaliste. Et c'est une tragédie intime, une histoire de famille comme toutes en connaissent, où l'on se permet de dénicher un bébé, non dans un panier comme Moïse, mais dans une boîte à chaussures. Si bien que c'est aussi, bien sûr, une quête des origines, celles d'Eitan, qui croit que les chromosomes disent la vérité, et s'aperçoit que quelque chose cloche dans ceux de son père et de son grand-père déporté, et qu'il lui faudrait rencontrer sa grand-mère, Leah, « la vieille sorcière » (formidable Leora Rivlin) vivant à Jérusalem, et qu'il ne connaît pas, pour saisir le début de ce mystère.

La transmission s'effectue-t-elle par les gènes ou les caprices de la mémoire et de l'oubli ? Les secrets de famille suivent-ils de descendant en descendant ou peut-on y échapper ? Sur combien de générations est-on condamné à éprouver la culpabilité du survivant après Auschwitz ? Ces vieilles questions n'ont ici rien de théorique, elles fondent le mouvement du récit, sans que Wajdi Mouawad ne transforme pour autant ses héros en porte-parole, et en déployant un art de la narration rarement atteint dans une pièce contemporaine. Sur le plateau, le présent dialogué s'en-

châsse dans des parties récitatives que les acteurs prennent en charge face au public, qui superposent plusieurs temporalités, et permettent de sauter des générations et de basculer dans le futur ou le passé antérieur.

Liens. De même, les changements d'espaces et de décors sont fluides et immédiats grâce à des panneaux coulissants toujours dénudés – très belle et habile scénographie d'Emmanuel Clolus. Ou comment, avec tous les ingrédients de l'étouffe-chrétiens, réussir une pièce et une mise en scène qui aient la légèreté induite par le titre, où les personnages franchissent frontières et s'émanchent, parfois malgré eux, des Injonctions identitaires. Merveille du repas de famille où Eitan annonce à sa mère, une psychanalyste berlinoise élevée dans la science du communisme et la négation de sa judaïté, et à son père, fils de déporté, qu'il va leur présenter l'amour de sa vie, Wahida. Merveille de la rencontre entre Wahida et Leah, « la vieille sorcière » qui repousse de toutes ses forces les liens familiaux sans qu'on ne devine ce que cache l'indifférence de façade. Vient après l'entracte le temps des révélations. Il faut survivre à tant de virtuosité, et la pièce s'affaiblit légèrement.

ANNIE DIATKINE

TOUS DES OISEAUX
de WAJDI MOUAWAD
Théâtre national de la Colline,
15, rue Malte-Brun, 75020.
Jusqu'au 17 décembre.

Le Monde
MARDI 28 NOVEMBRE 2017

CULTURE | 15

Les « oiseaux » de bon augure de Mouawad

L'auteur présente à la Colline une pièce incandescente sur le conflit israélo-arabe et la question de l'identité

THÉÂTRE

Une nouvelle fois, Wajdi Mouawad enflamme les planches : avec *Tous des oiseaux*, l'auteur et metteur en scène libano-québécois signe son premier grand spectacle depuis qu'il a pris la direction du Théâtre national de la Colline, à Paris, à l'automne 2016. Il retrouve, avec cette pièce incandescente, la force des grands récits théâtraux qui l'ont rendu célèbre - *Littoral*, *Incendies* et *Forêt* -, après s'être quelque peu égaré sur le plan artistique ces dernières années. Et le public en redemande, qui réserve un accueil triomphal au spectacle.

Tout le théâtre de Wajdi Mouawad, fils de chrétiens maronites libanais, exilé au Québec à l'âge de 8 ans, est un théâtre des brûlures de l'Histoire. *Tous des oiseaux* ne fait pas exception, qui place en son cœur le conflit entre Israël et le monde arabe, et la question, redevenue si sensible, de l'identité.

Rien de didactique là-dedans : Wajdi Mouawad est d'abord et avant tout un exceptionnel raconteur d'histoires, et celle-ci vous attrape dès les premières secondes pour ne plus vous lâcher. On est à New York, de nos jours, dans une de ces bibliothèques feutrées aux longues tables de bois éclairées par de petites lampes vertes. C'est là qu'a lieu le coup de foudre entre Eitan et Wahida, dans ce qui prend le chemin d'un *Roméo* et *Juliette* d'aujourd'hui.

Les masques tombent peu à peu La première partie de la pièce, « Oiseau de beauté », conte cet amour enchanté, qui va très vite se fracasser sur le réel. Eitan, chercheur en génétique, est le fils d'un couple de juifs berlinois, petit-fils d'un rescapé de la Shoah. Wahida est d'origine arabe, ses parents sont morts, elle rédige une thèse sur Hassan Ibn Mohammed Al-Wazzan, plus connu sous nos latitudes sous le nom de Léon l'Africain : diplomate, voyageur, historien de langue arabe né à la fin du XV^e siècle, il se convertira au christianisme après avoir été capturé par des corsaires au retour d'un pèlerinage à La Mecque et livré au pape Léon X.

Ce personnage, et la question de la conversion, réelle ou simulée, sont au cœur du questionnement que mène la pièce sur ce qui constitue l'identité et la manière dont elle se transmet : par les gènes ou par la culture, pour résister à gros traits. Comme sou-

vent chez Wajdi Mouawad, le récit prend le tour d'une quête des origines, dont on ne déflorera pas la principale clé, mais qui mènera les personnages dans le puzzle emmêlé de l'histoire européenne et proche-orientale.

Car pour les parents d'Eitan - le père, David, élevé en Israël mais venu vivre à Berlin avec son père quand il était adolescent ; la mère, Norah, fille de communistes est-allemands qui ont toujours caché leur judéité -, il est hors de question que leur fils fasse sa vie avec cette jeune Arabe aux origines incertaines. Eitan, qui s'est rendu compte, grâce à ses connaissances en génétique, que quelque chose cloche dans l'ADN familial, part en Israël avec Wahida pour retrouver sa grand-mère, Leah, qu'il ne connaît pas. A peine arrivé, il est victime d'un attentat palestinien et se retrouve entre la vie et la mort.

Les masques vont alors tomber peu à peu, dans ce récit qui n'a pas peur d'en faire trop, et d'affronter

On n'est pas dans la demi-mesure, avec ce théâtre qui est un héritier contemporain de la tragédie grecque

sans ciller, sans noyer le poisson, la schizophrénie israélienne et le fatum historique qu'elle représente aujourd'hui pour la région, et au-delà. Mais tout cela, Wajdi Mouawad, qui semble retrouver là sa véritable source d'inspiration théâtrale, le fait s'incarner avec force, à travers des personnages brûlants de vie, d'amour, de haine et de douleur. On n'est pas dans la demi-mesure, avec ce théâtre qui est un héritier contemporain de la tragédie grecque, et que traverse l'aveuglement de David, nouvel

Édipe cheminant vers la révélation de ses origines.

Ce souffle tragique n'exclut pas l'humour - noir - qui traverse le spectacle comme une force vitale, un humour jamais déplacé, même quand il touche des questions aussi sensibles que la Shoah. C'est que le récit est aussi bien mené sur le plateau qu'il l'est dans l'écriture. Dans le très beau décor, sobre, tout en panneaux coulissants, d'Emmanuel Clous, l'auteur et metteur en scène passe avec virtuosité d'une époque, d'un lieu à l'autre, des années 1960 à aujourd'hui de New York à Jérusalem.

Il a semblé indispensable à Wajdi Mouawad que les personnages jouent dans leur propre langue, et c'est ainsi que, sur le plateau, se font entendre de l'allemand, de l'anglais, de l'arabe et de l'hébreu. Cette polyphonie, qui est en elle-même une réponse aux crispations identitaires actuelles, donne aussi une crédibilité forte au récit, qui tient en haleine de bout en

bout. Mais c'est avant tout sur les acteurs que tout se joue, ici. Des acteurs que, pour la plupart, on ne connaît pas en France, dont les parcours sont à l'image de cette géographie et cette identité éclatées que nous connaissons aujourd'hui, et qui font montre d'une puissance de jeu remarquable.

Yacoub, révélation fracassante

L'Allemande Judith Rosmar, que l'on a déjà vue chez Thomas Ostermeier, est plus vraie que nature en intellectuelle juive berlinoise. Raphael Weinstock, qui fait de David un bloc de rage et de douleur, est né à Haïfa, en Israël, et a vécu un peu partout en Europe. Leora Rivlin, fabuleuse en grand-mère à la fois fée et sorcière, est une des grandes actrices de théâtre israéliennes. Jalal Al-tawil, dans la peau de qui Al-Wazzan fait des apparitions en chair et en os, qui a été contraint à s'exiler de sa Syrie natale et vit en France depuis 2015. Et puis il y a les deux

tourtereaux : le formidable Eitan de Jérémie Galiana, un jeune acteur français qui vit à Berlin. Et la Wahida de Souheïla Yacoub, qui est la révélation fracassante de ce spectacle : née à Genève d'une mère belge flamande et d'un père tunisien, elle est actuellement élève au Conservatoire national d'art dramatique, à Paris. Ainsi se joue le théâtre par tous les bouts la question de l'autre. ■

FABIENNE DARGE

Tous des oiseaux, de et par Wajdi Mouawad. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Bran, Paris 20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. M^e Gambetta. Du mardi au samedi à 18h30, dimanche à 15h30, jusqu'au 17 décembre. De 10 € à 30 €. Spectacle en allemand, anglais, arabe, hébreu surtitré en français. Durée : 4 heures. Puis au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne (Rhône), du 28 février au 10 mars 2018.



Extrait de « Tous des oiseaux », au Théâtre de la Colline, à Paris. SIMON GOSSELIN



« Tous des oiseaux » : le drame des peuples migrateurs

CULTURE

THÉÂTRE À la Colline, Wajdi Mouawad raconte l'histoire d'une amitié sur fond de conflit au Moyen-Orient. En utilisant des langues diverses, il universalise son propos.

T

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

out commence dans une bibliothèque. Une grande bibliothèque où une jeune fille vêtue de rouge travaille, concentrée sur un livre et son ordinateur. C'est Souheila Yacoub, qui est Wahida. Surgit un jeune homme légèrement fébrile. C'est Jérémie Galiana (Eitan). Le livre sur lequel travaille Wahida est celui d'un diplomate, voyageur, historien de langue arabe né à la fin du XV^e siècle. Ce livre, Eitan ne cesse de tomber dessus lorsqu'il vient étudier ici. Pourquoi ? Le destin parle-t-

il ? Ce savant a été fait prisonnier au retour d'un pèlerinage à La Mecque et livré au pape Léon X. Il va se convertir et devenir Jean Léon l'Africain.

Comment peut-on devenir son propre ennemi se demande Wajdi Mouawad qui, à près de 50 ans et après trente ans d'écriture et de mise en scène, avoue qu'il sait maintenant que, dans le pays où il est né, le Liban, les torts sont plus partagés qu'il ne le pensait lorsqu'il écrivait sa grande épopée, *Le Sang des promesses*.

La particularité du texte composé par Wajdi Mouawad est qu'il est traduit dans chacune des langues que sont susceptibles de parler les personnages. Ils ont l'anglais en partage, mais s'expri-



ment aussi en hébreu, en arabe, en allemand. Il y a des choses que père et fils se disent en allemand, d'autres en hébreu et tout fait sens du plus universel au plus intime. On lit donc des surtitrages pendant plus de quatre heures. Mais ils sont très lisibles et les langues qui se croisent sont consubstantielles au projet de Wajdi Mouawad et ne dérangent ni la perception, ni l'émotion, ni la compréhension, bien au contraire.

Un art singulier du récit

Sont-ils les « oiseaux » ces protagonistes pris dans le grand tourbillon de l'Histoire et des histoires ? Ces destinées de migrants, ou plus exactement d'exilés, Wajdi Mouawad a voulu les retrouver dans les comédiens qu'il a choisis pour l'accompagner. On connaît certains d'entre eux, on apprend à connaître les autres. Ils sont tous exceptionnels par la profondeur de leur présence, par l'intelligence de leur jeu, par le supplément d'âme que donne leur appartenance secrète au peuple des oiseaux : car vous ne saurez leurs chemins qu'en lisant le livret de salle...

Wajdi Mouawad possède un art singulier du récit. Il admire Robert Lepage et l'on reconnaît, d'entrée, l'art et la manière de Lepage, si bien transfigurée par l'écrivain et metteur en scène. *Tous des oiseaux* se donne dans un décor lé-

ger d'Emmanuel Clolus, sans quasiment d'accessoires (une table, quelques chaises, quelques images projetées), une musique qui ne craint pas le romanesque (Eleni Karaindrou). Le rythme est haletant. Il y a des secrets, on l'a dit, des bombes, des tragédies passées qui insistent comme de lancinantes douleurs, des incompréhensions, de l'amour, de la haine aussi, des chasseurs bombardiers qui passent. Tout sonne juste, sans pathos excessif. Mais l'on est remué par ces êtres : les parents d'Eitan, Raphael Weinstock (David), Judith Rosmair (Norah) ; ses grands-parents paternels, Rafael Tabor (Ettgar), Leora Rivlin (Leah). Passent aussi Darya Sheizaf (Eden), Jalal Altawil (Wazzan), Victor de Oliveira dans plusieurs rôles, dont le médecin, le rabbin.

Il est rare de voir réunis tant de personnalités fortes, artistes profonds, impliqués au plus intime - de manières diverses - dans le récit qu'ils recomposent chaque soir. Cela donne un supplément spirituel au moindre de leurs mots, de leurs gestes. Le public est saisi et se lève à la fin pour un long remerciement. ■

Tous des oiseaux, La Colline (Paris XX^e), à 19 h 30 du mardi au samedi, à 15 h 30 le dimanche. Durée : 4 h 15 entracte compris. Jusqu'au 17 décembre. Tél. : 01 44 62 52 52. www.colline.fr



Eitan (Jérémie Galiana) et Wahida (Souheila Yacoub) se rencontrent autour d'un livre du XV^e siècle.
SIMON GOSSELIN



IDEES & DEBATS

art&culture

Le retour aux sources de Wajdi Mouawad

Vincent Bouquet

Wajdi Mouawad est de retour. Après une série de spectacles en demi-teinte, le metteur en scène se savait très attendu pour son baptême du feu en tant que directeur du théâtre de La Colline. Et le Libano-Québécois n'a pas déçu. Le soir de la première, le public a même réservé un accueil triomphal à « Tous des oiseaux ». A peine le noir s'est-il fait qu'il s'est levé comme un seul homme pour acclamer le souffle retrouvé.

Multiplés chagrins

A commencer par celui de la langue. Plus affirmée, plus tranchante, plus dense aussi, son écriture au fil des répétitions donne naissance à quelques fulgurances. Wajdi Mouawad l'avoue lui-même : sans le prétendre, il « commence à envisager » d'être écrivain. Et cela se ressent. Tour de Babel en terre israélienne, son spectacle jongle avec habileté entre l'allemand, l'anglais, l'arabe et l'hébreu, et se nourrit du savoir-faire de son équipe de traducteurs – Uli Menke, Linda Gaboriau, Jalal Altawil et Eli Bijaoui. Carrefour des langues maternelles ou acquises, il est aussi le point de croisement de ces racines géographiques, culturelles et religieuses que l'Histoire s'est employée à séparer, à monter les unes contre les autres.

THÉÂTRE

Tous des oiseaux

de et par Wajdi Mouawad.
Paris, Théâtre national de La Colline (01 44 62 52 52), du 17 novembre au 17 décembre. 4 heures, entracte compris. Puis du 28 février au 10 mars 2018 au TNP de Villeurbanne.

« Tous des oiseaux » est avant tout le récit d'une rencontre, celle de deux jeunes gens que leurs origines devraient opposer. Eitan est un jeune scientifique allemand d'origine israélienne obsédé par la génétique ; Wahida, une doctorante américaine d'origine arabe fascinée par l'histoire de Hassan Ibn Muhamed el Wazzân, ce diplomate musulman livré au pape Léon X par des pirates et converti au christianisme en échange de sa libération. Entre eux, se noue une histoire d'amour qui va provoquer l'ire du père d'Eitan, David, et les mettre sur la piste d'une quête identitaire aux multiples chagrins, ce fil rouge qui traverse de part en part l'œuvre de Mouawad.

Non dénué de quelques facilités dramaturgiques, notamment dans la seconde partie, son texte navigue dans l'ensemble brillamment entre les registres. En une fraction de seconde, la réplique la plus bouleversante est chassée par l'humour le plus noir, manié avec doigté par Leora Rivlin, exquise grand-mère acariâtre. Composée de panneaux modulables à l'envi et de subtiles projections, la scénographie d'Emmanuel Clolus épaulé les personnages dans leurs allers-retours incessants entre New York et Jérusalem, entre le passé et le présent. A la recherche d'identités plus composites et fluctuantes que certains ne le croient. ■



20/11/2017 11:21:10

Le conflit israélo-palestinien au coeur de "Tous des Oiseaux" à la Colline

L'auteur d'origine libanaise Wajdi Mouawad présente au théâtre national de la Colline qu'il dirige à Paris "Tous des Oiseaux", une pièce de près de 4 heures en quatre langues, arabe, hébreu, anglais et allemand autour de l'identité et du conflit israélo-palestinien.

L'auteur de la formidable fresque du "Sang des promesses" au festival d'Avignon (2009) écrit aussi des oeuvres plus intimes autour de la famille, "Seuls" et "Soeurs" (bientôt complétés par "Frères", "Père" et "Mère"). "Tous des Oiseaux" se situe à mi-chemin entre les deux, à la fois fresque historique et histoire intime d'une famille juive très particulière.

Le fils, Eitan, rencontre à New York une fille belle comme le jour, Wahida ("l'unique" en arabe), et tous deux s'aiment sans qu'à aucun moment leur origine ne fasse obstacle. Mais ces "Roméo et Juliette" modernes seront bien vite rattrapés par leur clan : la famille juive d'Eitan rejette par tous ses pores cette jeune arabe qu'aime leur fils.

Dans une scène savoureuse, la famille se déchire autour du repas de Pessah. Les parents d'Eitan, David, d'origine israélienne et Norah, dont les parents allemands de l'est et communistes ont gommé leur judaïsme, rivalisent de sectarisme tandis que le grand-père, qui est pourtant celui qui a vécu l'holocauste, est le plus modéré.

A la fin de ce repas raté, Eitan, qui est généticien, prélève l'ADN de ses parents sur les couverts et fait une étrange découverte : son père n'est pas le fils du grand-père juif. Il se lance alors dans la recherche de la vérité en Israël. Tout va exploser dans ce voyage : la famille et le jeune couple, victime d'un attentat sur le pont Allenby, frontière avec la Jordanie.

Wajdi Mouawad, dont on connaît l'écriture prolifique, entremêle avec cette histoire familiale la grande histoire - la guerre de 1948, les massacres de Sabra et Chatila en 1982 au Liban, les attentats d'aujourd'hui - mais aussi l'épopée extraordinaire de Léon l'Africain, diplomate et historien arabe du 15e siècle fait prisonnier par des chrétiens et converti au Christianisme. "On appelle cela une rencontre avec l'idée absolue de l'autre", écrit-il dans sa note d'intention.

Tout la pièce est donc une tentative d'"aller vers l'ennemi, à l'encontre de sa tribu". Wajdi Mouawad cite la jolie légende de l'oiseau qui se fait amphibie pour aller voir le monde merveilleux des poissons. L'oiseau va magiquement développer des ouies.

La pièce généreuse de Wajdi Mouawad pêche parfois par un manque de nuances et un trop plein de bonnes intentions. Les comédiens gagneraient à nuancer le jeu, souvent au bord du cri.

Mais le public de la Colline a accueilli avec ferveur une oeuvre qui prend à bras le corps les déchirures d'aujourd'hui.

Wajdi Mouawad triomphe à Paris

La plus récente pièce de théâtre du dramaturge, «Tous des oiseaux», est jouée en quatre langues

5 décembre 2017 | Christian Rioux - Correspondant à Paris | Théâtre



Photo: Simon Gosselin

Loin de la mièvrerie du discours multiculturel où tout se dissout dans une sorte de globish abêtissant, on voit ici s'affronter les êtres, les identités et les accents dans leur vérité brute.

Au Québec, Wajdi Mouawad s'est fait discret depuis la célèbre polémique qui avait entouré il y a quelques années sa présentation d'une trilogie inspirée de Sophocle et mettant en scène le controversé chanteur Bertrand Cantat. Mais, à l'abri des polémiques, le dramaturge, comédien et metteur en scène est loin d'être demeuré absent des scènes françaises, où il dirige depuis l'an dernier le prestigieux Théâtre de La Colline. L'auteur québéco-libanais y triomphe d'ailleurs ces jours-ci avec une pièce-fleuve intitulée *Tous des oiseaux* et interprétée en quatre langues par des comédiens venus d'autant de pays différents.



CRITIQUES

THÉÂTRE

Le triomphe de Wajdi Mouawad

TOUS DES OISEAUX, DE WAJDI MOUAWAD. LA COLLINE,
PARIS-20^e, 01-44-62-52-52, 19H30. JUSQU'AU 17 DÉCEMBRE.



On a tendance à surva-
loriser ses racines. Les progrès de
la généalogie devraient pourtant
inciter à la prudence : selon les
statistiques, entre 2% et 3%
d'entre nous ne sont pas les
enfants de leur père... En tombant
sur Wahida, Eitan, jeune juif new-
yorkais, a su à l'instant qu'ils
étaient faits l'un pour l'autre. Que
leur fils soit amoureux d'une
Arabe ne transporte pas de joie
ses parents, c'est le moins qu'on
puisse dire. Quand les deux étu-
diants découvrent Israël, ils
s'aperçoivent qu'il y a maldonne :
il faut redistribuer les cartes. N'en
disons pas plus de peur de « divul-
gâcher » l'intrigue, comme disent
les Québécois. Précisément, c'est
au Québec que le Libanais Wajdi
Mouawad s'est formé au théâtre.
Auteur, metteur en scène, acteur
aussi parfois, il dirige maintenant

le Théâtre de la Colline à Paris.
« Tous des oiseaux » est son
œuvre la plus accomplie.
Empreinte de lyrisme mais aussi
d'un humour cruel mais jamais
réducteur. Le spectacle, qui dure
plus de quatre heures, est entière-
ment joué en anglais, en alle-
mand, en hébreu, en arabe, mais
surtitré en français. Telle est son
intensité qu'on ne trouve pas le
temps long. Beaucoup de drama-
turges contemporains croiraient
se dévoyer en puisant un sujet
dans l'actualité géopolitique.
Pour eux, c'est la pâture des jour-
nalistes. Mouawad, lui, se jette
dans l'arène. Il en résulte un spec-
tacle puissamment poétique et
une brillante réflexion sur l'iden-
tité. Un peu d'intelligence ne nuit
pas quand on aborde une ques-
tion aussi brûlante que le conflit
israélo-palestinien. **J. N.**



TOUS DES OISEAUX



L'onde de choc du conflit israélo-palestinien au cœur d'une famille berlinoise. Les amoureux trinquent.

Jérémie Galiana
et Souheila
Yacoub, jeunes
acteurs polyglottes
épatants.

En deux mi-temps qui nous laissent KO mais réjouis, l'auteur-metteur en scène Wajdi Mouawad réussit sa première création au Théâtre national de la Colline, dont il a pris la tête en avril 2016... Il y retrouve la verve de ses premières sagas inventées à Montréal à la fin des années 1990 : dans *Tous des oiseaux* aussi, la grande histoire et ses tragédies fabriquent de sombres nœuds dans les familles. Laissant de côté la guerre civile libanaise, le dramaturge libano-canadien s'intéresse au conflit israélo-palestinien dont il fait une matière tellurique qui rattrape et lézarde l'équilibre d'une famille juive installée à Berlin. Les victimes collatérales sont des étudiants amoureux – elle, arabe américaine, lui, juif allemand –, saisis dans les rets jusque-là invisibles du monde parental. La première scène est poétique comme un conte et piquante comme une comédie. A la bibliothèque de la Colum-

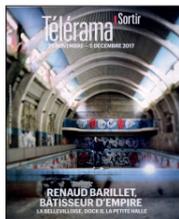
bia University, à New York, une jeune femme enquêtant sur Hassan al-Wazzan (dit Léon l'Africain), le poète-diplomate de la Renaissance vendu au pape Léon X, ne résiste pas à la démonstration hilarante d'un hirsute et brillant chercheur en génétique. Ainsi, Wahida rencontre Eitan, comme Juliette Roméo. Pas le temps de s'émouvoir, la table de bibliothèque se mue en plateau de chirurgie pour accueillir Eitan. Nous sommes à Jérusalem, et celui-ci, blessé dans un attentat, est dans le coma. Wahida à son chevet va devoir affronter la famille de l'homme qu'elle aime, ainsi que les autorités israéliennes qui ne la voient qu'à travers son identité arabe.

Comprendre une communauté humaine que sa propre société a toujours perçue comme le « voisin ennemi », telle est l'ambition revendiquée de Mouawad. Les hommes sont « tous des

oiseaux » chahutés par l'Histoire... Le message philosophique colore discrètement le spectacle pendant que les personnages se battent presque à mort, sans souffler tant le drame file, avec les armes d'un langage acéré. Pour cela, ils s'expriment tous dans leur langue : l'allemand, l'anglais, l'hébreu ou l'arabe. Superbe parti pris, comme celui de mélanger des interprètes de générations et d'appartenances géographiques différentes (Syrie, Allemagne, Israël, Roumanie, Belgique) pour remonter aux sources européennes des violences enfouies. On pourrait les citer tous ! On retiendra la jeune Souheila Yacoub en Wahida (encore élève au Conservatoire) et Judith Rosmair, impeccable d'ironie en mère castratrice.

– **Emmanuelle Bouchez**

[4 h avec entracte] Jusqu'au 17 décembre, Théâtre national de la Colline, Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52, du 28 février au 10 mars, TNP de Villeurbanne (69), tél. : 04 78 03 30 00.



Guide critique

Sélection critique par
Joëlle Gayot

Bartabas – Ex anima

Théâtre



Tous des oiseaux

Jusqu'au 17 dec la Colline

Tous des oiseaux

De et par Wajdi Mouawad Duree 4h Jusqu'au 17 dec 19h30 (du mar au sam) 15h30 (dim) Theatre national de la Colline 15 rue Malte Brun 20^e 01 44 62 52 52 (15 30€)

En deux mi temps, qui nous laissent KO mais rejouis aussi par tant de puissance theatrale, malgre les quatre heures que dure le spectacle, l'auteur metteur en scene Wajdi Mouawad reussit sa premiere creation au Theatre national de la Colline Et retrouve

la verve de ses premieres sagas, a Montreal, au mitan des annees 90 Dans *Tous des oiseaux*, la grande histoire et ses tragedies fabriquent comme d'habitude de sombres noeuds Ici, le conflit israelo palestinien ebranle la vie d'une famille juive, installee a Berlin Les temoins et acteurs du drame sont un jeune couple d'amoureux fringants, elle, l'Arabo Americaine, et lui, le Juif allemand, pris dans les rets du monde parental Beaute des langues emmelees, de l'hebreu a l arabe en passant par l anglais et l'allemand, acteurs internationaux a la presence immediate, fluidite des images comme jamais encore ne l'avait reussie le metteur en scene Tout est saisissant **E.B.**

sortir.telerama.fr
Pays : France
Dynamisme : 35



[Visualiser](#)

Tous des oiseaux

On aime passionnément

Du 17 novembre 2017 au 17 décembre 2017
La Colline - Théâtre national - Paris

En deux mi-temps, qui nous laissent KO mais réjouis aussi par tant de puissance théâtrale, malgré les quatre heures que dure le spectacle, l'auteur-metteur en scène Wajdi Mouawad réussit sa première création au Théâtre national de la Colline. Et retrouve la verve de ses premières sagas, à Montréal, au mitan des années 90. Dans *Tous des oiseaux*, la grande histoire et ses tragédies fabriquent comme d'habitude de sombres nœuds. Ici, le conflit israélo-palestinien ébranle la vie d'une famille juive, installée à Berlin. Les témoins et acteurs du drame sont un jeune couple d'amoureux fringants, elle l'Arabo-Américaine et lui le Juif allemand, pris dans les rets du monde parental. Beauté des langues emmêlées, de l'hébreu à l'arabe en passant par l'anglais et l'allemand ; acteurs internationaux à la présence immédiate ; fluidité des images comme jamais encore ne l'avait réussie le metteur en scène... Tout est saisissant.



Critique

Tous des oiseaux

LA COLLINE - THÉÂTRE NATIONAL / DE WAJDI MOUAWAD

En anglais, allemand, hébreu et arabe, Wajdi Mouawad propose une fresque théâtrale éblouissante. Servi par de remarquables comédiens, il explore à nouveau la question de l'identité, dans une perspective intime et collective, à travers les tourments d'une famille israélienne.

Du très grand art ! A la manière d'un auteur tragique d'aujourd'hui, Wajdi Mouawad met en jeu une crise familiale déchirante et poignante où l'intime est rempli des violences du monde et d'héritages douloureux. L'ensemble impressionne à la fois par l'écriture pénétrante et vibrante, par la beauté et la précision de la construction formelle, par le jeu absolument éblouissant des comédiens. S'il renoue avec la veine du cycle *Le Sang des Promesses* qui explorait les douleurs liées à la guerre civile libanaise, chrétien maronite, Wajdi Mouawad a quitté le Liban dans l'enfance pour Paris puis le Québec – l'auteur et metteur en scène part ici à la rencontre d'Israël, pays pourtant désigné comme ennemi qu'on lui a appris à haïr. La démarche n'est pas banale. Fondée sur la curiosité de l'expérience de l'autre, sur la mise en perspective de ses manques et de ses douleurs, l'écriture profonde touche et captive parce qu'elle dépasse le cadre historique et géopolitique pour s'élever et atteindre au cœur de l'humain, une dimension épique, poétique et mythique. La source première de la pièce est la rencontre entre Wajdi Mouawad et l'historienne juive Natalie Zemon Davis, qui a rédigé un ouvrage retraçant la vie de Hassan Ibn Muhamed el Wazzân, diplomate et historien né à la fin du XV^e siècle, capturé par des pirates qui le livrèrent au pape Léon X. Il fut libéré en échange de sa conversion au chris-

tianisme. Curieux et polyglotte, « Léon l'Africain » se consacra à l'écriture, apprit de son nouveau monde et écrivit aussi sur son univers africain à destination des chrétiens. Sous sa plume parut la légende persane de l'oiseau amphibie, qui conte l'histoire d'un désir de rencontre si fort entre le monde des oiseaux et celui des poissons qu'un oiseau plongea dans l'eau et devint amphibie. Ce récit faisait rêver l'enfant Wajdi Mouawad et aujourd'hui, alors qu'il s'immerge dans le territoire de l'ennemi, consacré, il façonne une langue qui questionne puissamment la question de l'identité, des racines, de la transmission et de la perte. Une langue qui retrace un chemin difficile vers une vérité douloureuse et dévastatrice, où émergent des résonances, correspondances et ramifications qui traversent les générations. La mise en scène épurée et millimétrée restreint l'espace par de hauts murs mobiles ou se dessinent la trace de possibles ouvertures insoupçonnées. L'art ou le théâtre ouvrent le champ des possibles, quoique sur le plateau la seule issue certaine mène à l'au-delà.

Une vie parsemée de manques

Contre l'enfermement, un impossible apaisement demeure l'unique horizon, mais Wajdi Mouawad a encore et toujours la passion de dire les douleurs et les joies. Il ausculte le destin d'une famille d'origine israélienne sur

THÉÂTRE - CRITIQUE

Tous des oiseaux



LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL
/ DE WAJDI MOUAWAD

Publié le 20 novembre 2017 - N° 259

En anglais, allemand, hébreu et arabe, Wajdi Mouawad propose une fresque théâtrale éblouissante. Servi par de remarquables comédiens, il explore à nouveau la question de l'identité, dans une perspective intime et collective, à travers les tourments d'une famille israélienne.

Du très grand art ! A la manière d'un auteur tragique d'aujourd'hui, Wajdi Mouawad met en jeu une crise familiale déchirante et poignante, où l'intime est empli des violences du monde et d'héritages douloureux. L'ensemble impressionne à la fois par l'écriture pénétrante et vibrante, par la beauté et la précision de la construction formelle, par le jeu absolument éblouissant des comédiens. S'il renoue avec la veine du cycle *Le Sang des Promesses*, qui explorait les douleurs liées à la guerre civile libanaise – chrétien maronite, Wajdi Mouawad a quitté le Liban dans l'enfance pour Paris puis le Québec -, l'auteur et metteur en scène part ici à la rencontre d'Israël, pays pourtant désigné comme ennemi qu'on lui a appris à haïr. La démarche n'est pas banale. Fondée sur la curiosité de l'expérience de l'autre, sur la mise en perspective de ses manques et de ses douleurs aigus, l'écriture profonde touche et captive parce qu'elle dépasse le cadre historique et géopolitique pour s'élever et atteindre, au cœur de l'humain, une dimension épique, poétique et mythique. La source première de la pièce est la rencontre entre Wajdi Mouawad et l'historienne juive Natalie Zemon Davis, qui a rédigé un ouvrage retraçant la vie de Hassan Ibn Muhamed el Wazzân, diplomate et historien né à la fin du XV^{ème} siècle, capturé par des pirates qui le livre au pape Léon X. Il fut libéré en échange de sa conversion au christianisme. Curieux et polyglotte, « Léon l'Africain » se consacra à l'écriture, apprit de son nouveau monde et écrivit aussi sur son univers africain à destination des chrétiens. Sous sa plume parut la légende persane de l'oiseau amphibie, qui conte l'histoire d'un désir de rencontre si fort entre le monde des oiseaux et celui des poissons qu'un oiseau plongea dans l'eau et devint amphibie. Ce récit faisait rêver l'enfant Wajdi Mouawad, et, aujourd'hui, alors qu'il s'immerge dans le territoire de l'ennemi consacré, il façonne une langue qui questionne puissamment la question de l'identité, des racines, de la transmission et de la perte. Une langue qui retrace un chemin difficile vers une vérité douloureuse et dévastatrice, où émergent des résonances, correspondances et ramifications qui traversent les générations. La mise en scène épurée et millimétrée restreint l'espace par de hauts murs mobiles où se dessinent la trace de possibles ouvertures, insoupçonnées : l'art ou le théâtre ouvrent le champ des possibles, quoique sur le plateau la seule issue certaine mène à l'au-delà. Contre l'enfermement, un impossible apaisement demeure l'unique horizon, mais Wajdi Mouawad a encore et toujours la passion de dire les douleurs et les joies.

Une vie parsemée de manques

Il ausculte le destin d'une famille d'origine israélienne sur laquelle pèse un lourd secret, que le parcours du petit-fils va faire éclater au grand jour. Ses grands-parents israéliens se sont séparés lorsque son père avait quinze ans – Leah est restée en Israël tandis qu'Etgar est parti s'installer à Berlin avec son fils David. Ses parents, David et Norah, vivent à Berlin. A New York, Eitan tombe amoureux d'une jeune fille très belle, Wahida, qui écrit une thèse sur Hassan Ibn Muhamed el Wazzân. Il la présente à sa famille lors d'un repas de fête. Pour Eitan, jeune scientifique, l'identité, « *c'est 46 chromosomes* », mais c'est évidemment plus complexe, plus mouvant. Entre l'attentat qui le frappe et la vérité qui broie son univers, son voyage en Israël avec Wahida sera une épreuve radicale. L'une des forces de la pièce est qu'aucun personnage n'est caricaturé, malgré une intrigue et des sentiments exacerbés. L'autre atout est l'idée géniale et essentielle de jouer le drame dans la langue des personnages : l'anglais, l'allemand, l'hébreu et l'arabe, ce qui a obligé à travailler de manière inhabituelle, à partir d'une version initiale destinée à être traduite. Les langues s'entrechoquent, résonnent de pertes flagrantes ou secrètes, d'héritages enfouis effarants. L'humour acide de la grand-mère est une merveille de défense face au tourment de son âme. La langue de l'enfance et la mère, c'est la même chose, soulignent Lacan et d'autres : un monde de sons et de sensations perdues. La pièce nous évoque le rapport à la langue d'un immense et merveilleux écrivain israélien, Aharon Appelfeld, qui débarqua tout jeune et seul en Israël après la Shoah, et connaît au plus profond de son être ce que signifie le manque. Bien qu'articulée au passé, c'est une brûlante écriture du présent qui se révèle. Les comédiens sont époustouffants : Jérémie Galiana (Eitan), Souheila Yacoub (Wahida), Leora Rivlin (Leah), Judith Rosmair (Norah), Raphael Weinstock (David), Rafael Tabor (Etgar), Darya Sheizaf (Eden), Jalal Altawil et Victor de Oliveira. Pour sa première création au Théâtre de la Colline, Wajdi Mouawad réussit un coup de maître.

Agnès Santi